

L'Electeur

POLITIQUE, LITTERAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 35.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 12 Janvier 1867.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGÉ DANS LES
INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR
UN COMITE DE COLLABORATEURS.
PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :	
2 insertions	\$ 0.38
4 " "	0.63
8 " "	1.25
24 " "	2.00
48 " "	3.75
Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :	
2 insertions	\$ 0.50
4 " "	0.85
8 " "	1.50
24 " "	3.00
48 " "	5.00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. EDITEUR, Propriétaire Rue Ste. Marguerite, No. 47.

L' E L E C T E U R .

Se vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont, St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac; Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Lalorce, Maison des Bains, Haute-ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. William's Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

12 JANVIER.

UN AMI.

(suite et fin.)

Pierre cessa de parler, et, la tête baissée, la poitrine haletante, il attendit. Comme Pauline ne répondait rien, il la regarda. Il vit que depuis qu'elle était là elle n'avait pas changé d'attitude. Il interrogea son regard naguère si expressif: ce regard était morne. Alors il eut peur, et sa peur lui donnant un excès d'audace dont, en toute autre circonstance, il eût été incapable, il saisit de ses mains calleuses les petites mains de la pauvre désolée, et se servant des formules les plus attendrissantes que son cœur put lui suggérer, il la pria, la supplia de lui dire un mot, un seul!

Pauline resta muette.

Une horrible lumière traversa l'esprit de Pierre, et il s'écria:

— "Mon Dieu! ce n'était donc pas assez de lui enlever à la fois et son père, et cette sécurité de l'avenir qui fait le bonheur de la vie! vous lui enlevez encore la raison!..."

Et des pleurs inondèrent son brun visage, et il resta à genoux en proie au plus horrible désespoir. Tout à coup il se leva.

— "Des pleurs! se dit-il. Est-ce que je ne suis plus un homme? J'étais venu pour combattre la misère; je trouve la misère et la folie, eh bien, foi d'homme, la misère et la folie, je les vaincrai!..."

Avant tout il s'occupe d'assurer à Pauline les soins et la surveillance que réclamait sa situation. Pierre avait encore sa mère, une femme simple et toute de cœur comme son fils; il lui écrivit à la hâte:

— "Mère, celle que j'étais venu consoler est plus malheureuse que nous ne le pensions. Laissez-la vos affaires et les miennes; accourez près d'elle, et, quoi qu'il arrive, ne la quittez pas d'un instant. Peut-être me revêrez-vous ce soir, peut-être demain. Pendant ce court espace de temps, soyez pour elle ce que vous avez toujours été, ce que vous êtes toujours pour moi, la meilleure des mères."

Dès ce moment, Pierre, certain de l'empressement que mettrait sa mère à faire ce qu'il attendait d'elle, ne songea plus qu'à réaliser le plus promptement possible un projet dont il avait puisé l'idée et dans son intelligence et dans son cœur, projet dont, j'en suis sûr, vous avez deviné le but: il s'agissait de rendre Pauline à la raison.

Hélas! comment pourra-t-il mener à bien la guérison qu'il entreprend? Recourra-t-il aux médecins? Mais la folie est un de ces abîmes mystérieux où se perd la science des hommes. La folie, c'est la main du Créateur qui s'appesantit sur la créature! Quand et comment la colère de Dieu cesse-t-elle? Dieu le sait!—Que Dieu soit en aide à Pierre!

Lorsque Pierre sortit de la chambre où l'orpheline avait cherché un refuge, la vente à l'enchère, cette vente, occasion de la catastrophe qui venait d'éclater sur la tête de Pauline, était terminée. Seulement, les acheteurs n'étaient pas encore partis. Chacun se disposait à faire enlever ses acquisitions, Pierre vint au milieu d'eux et leur dit:

— "Tout à l'heure, quand vous achetiez, j'aurais pu, comme tout autre, prendre part à cette vente; j'aurais pu essayer de vous faire concurrence. Je ne l'ai pas fait: à chacun son métier. Le vôtre n'est pas le mien. Maintenant je vous demande un service, un service réel. Ce mobilier que vous venez d'acquérir, et qui n'est ni plus beau ni plus laid que tant d'autres mobiliers qui tous les jours se vendent à la criée, il me convient, je voudrais le posséder. Abandonnez-moi donc tout ce qui est là, et je vous offre un bénéfice de cinquante pour cent... Est-ce entendu?"

Un des marchands prit la parole et commença l'honnête d'usage, cette homélie que M. de la Palisse eût inventée si elle n'était pas plus vieille que le monde, à savoir: que les temps sont durs, les loyers hors de prix, les impositions fort élevées et les patentes bien lourdes.

D'une voix de tonnerre, Pierre interrompit l'orateur:

— "Je n'ai pas de temps à perdre. Je pensais vous avoir proposé une magnifique affaire... Ça n'est pas votre avis?... Serveur de tout mon cœur!... Je vais porter mon argent à des mains moins avides..."

Il s'en allait. Les marchands comprirent que s'ils hésitaient leur proie leur échappait: ils consentirent.—Honnêtes marchands!

Cependant la tâche de Pierre n'était qu'à demi faite; il le savait et ne s'en effrayait pas; car c'était un de ces esprits vifs et nets qui, sans perdre de temps à tourner autour d'un obstacle, l'attaquent de front et l'enlèvent d'assaut.—C'est un homme de cette trempe qui a dit: "Si c'est difficile, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera..."

— Pierre savait qu'à Paris on remplace le temps par l'argent; il ne le ménagera point. Aussi

marcha-t-il vite. En moins de deux heures, un logement est arrêté; un tapissier, ouvrier habile et homme de goût, s'occupe des glaces, des rideaux, des tentures. Quant aux meubles, c'est sous la direction et par les soins personnels de Pierre qu'ils sont mis en place. Ai-je besoin de dire avec quel empressement et quelle ardeur? Ai-je besoin de dire qu'il fait un minutieux appel à ses souvenirs, afin que, chaque chose étant disposée comme elle l'était jadis, mademoiselle Pauline puisse oublier le présent et se croire revenue à ce passé, ses amours? Oh! vous l'auriez admiré, si vous l'aviez vu cherchant à caser en leur lieu ces mille petits riens qui composent un mobilier féminin, et que les femmes seules savent manier sans les briser! Regardez donc, je vous prie, avec quelle timidité respectueuse ces hommes, dont les rudes mains ne remuent jamais que de lourds charpentes, enlève pour ainsi dire sans les toucher, les élégantes bagatelles, les capricieuses *chinoiseries* qu'une brutalité inattentive ne heurte jamais impunément. Puis le voilà qui prend entre ses gros doigts, avec une délicatesse d'enfant, une mignonne toilette aux colonnettes sveltes et sveltes; aux incrustations de cuivre, de nacre et d'ébène. Il s'efforce de retenir courageusement son souffle, de peur de compromettre la solidité du fragile édifice, qu'il tremble, le pauvre Hercule, de voir s'épanouir en poussière. N'est-ce pas là, dites-moi, un piquant et délicieux spectacle?

Enfin tout est terminé, tout est en place ou à peu près. Il était temps, car voici que d'une voiture descend Pauline, soutenue par la mère de Pierre Champré.

Et maintenant l'épreuve commence. Maintenant il faut voir si Pauline, que la douleur a rendu folle alors qu'elle a vu les saintetés de la maison paternelle subir un indigne profanation, retrouvera sa raison en retrouvant intacts et purs tous les trésors de ses souvenirs d'enfant.

Pierre la dévota du regard; et cherche sur cette physionomie immobile quelque trace d'émotion. Hélas! Pauline regarde sans voir. On lui parle, elle ne répond pas; Pierre la prend par la main, il la conduit à son piano, elle se laisse conduire; mais elle ne se souvient pas, mais son front est toujours pâle, ses lèvres sont toujours blanches, ses yeux toujours secs, et enflammés. De ses mains qui errent au hasard, elle a frolé les touches sonores, et ces vibrations qu'elle aimait ne vont point jusqu'à son cœur. L'out espoir est-il donc perdu? Pierre le craint, et, courbant la tête, il se met à pleurer.

Tout à coup le visage de la malade se colore d'une vive rougeur, ses yeux semblent renaître, sa poitrine se gonfle, sa bouche, tout à l'heure horriblement contractée, se dilate en un sourire d'une ineffable expression, elle s'écrie:

— "Moi, père! moi, père!"

C'est qu'elle vient d'apercevoir le fauteuil gothique où mourut son vieux père en lui donnant son dernier regard, sa dernière bénédiction et son dernier baiser. C'est que cette vue lui a redonné le bonheur dont elle s'était crue dépouillée à tout jamais, le bonheur de se souvenir. Alors son âme, qui fatiguée de désespoir s'était endormie du sommeil de l'oubli, son âme s'est réveillée!

Puis à mesure qu'elle revient à la vie, à mesure que ses yeux se reprennent à voir, ses mains à toucher, son intelligence à concevoir; à mesure qu'elle se retrouve en face de son lit de jeune fille, en face de toutes les richesses auxquelles, le matin même, elle avait pensé dire un éternel adieu, voilà qu'elle se souvient de tout, voilà qu'elle comprend tout, et d'une voix entrecoupee par des larmes de joie, avec un accent plein d'une sainte reconnaissance:

— Pierre dit-elle: Pierre, je voudrais bien vous embrasser!"